

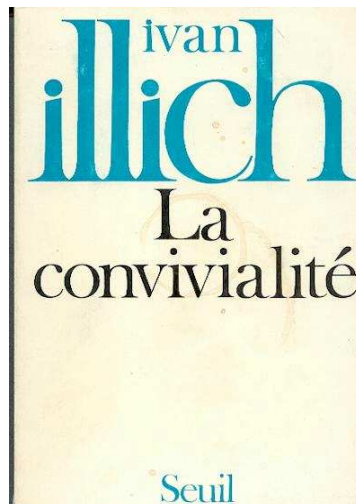
Observatoire du Management Alternatif
Alternative Management Observatory

Fiche de lecture

La convivialité

Ivan Illich

1973



Marie-Chanel Gillier (Mars 2007) - Elodie Parre (Mars 2008)
Majeure Alternative Management – HEC Paris

Genèse du présent document

Cette fiche de lecture a été réalisée pour le cours optionnel « Histoire de la critique » donné par Eve Chiapello et Ludovic François dans le cadre de la Majeure Alternative Management, spécialisation de troisième année du Programme Grande Ecole d'HEC Paris. Ce cours est également ouvert aux étudiants du Mastère Spécialisé Management du Développement Durable.

Les deux co-auteurs de la fiche sont Marie-Chanel Gillier, étudiante de la Majeure en 2006-2007 et Elodie Parre, étudiante du Mastère Spécialisé Management du Développement Durable en 2007-2008.

Origin of this review

This review was presented in the “Histoire de la critique” course of Eve Chiapello and Ludovic François. This course is part of the Major Alternative Management, one of the major in the Grande Ecole HEC Paris. Students from the Sustainable Development Management Master can also attend to this course.

Marie-Chanel Gillier, a student of the Major in 2006/2007, and Elodie Parre, a student in the Sustainable Development Management Master in 2007/2008, are the two co-authors of this review.

Charte Ethique de l'Observatoire du Management Alternatif

Les documents de l'Observatoire du Management Alternatif sont publiés sous licence Creative Commons <http://creativecommons.org/licenses/by/2.0/fr/> pour promouvoir l'égalité de partage des ressources intellectuelles et le libre accès aux connaissances.

L'exactitude, la fiabilité et la validité des renseignements ou opinions diffusés par l'Observatoire du Management Alternatif relèvent de la responsabilité exclusive de leurs auteurs.



La convivialité

Éditeur et ville : Seuil, Paris, 2003 (Première date de parution de l'ouvrage : 1973)

Résumé : « *La convivialité* » est un essai d'Ivan Illich, paru en 1973 à New York, qui s'attache à développer une critique morale de la société industrielle. Il analyse ainsi l'évolution de nos sociétés occidentales comme « autodestructrice » et dénuée de sens, les outils du capitalisme ne se justifiant que par et pour eux-mêmes. L'homme devient donc esclave de ces outils. Illich propose des pistes vers d'autres possibilités, qui s'expriment selon lui par un retour à des outils conviviaux, qu'il oppose aux machines. Ainsi la mise en place d'une société « d'austérité joyeuse » conviviale doit succéder à la crise de la société industrielle.

Mots-clés: Critique de l'entreprise, industrialisation, outil, logiques de productivité, production de masse

Tools for conviviality

Publisher and city: M.Boyars, New York, 2001 (First date of publication: 1973)

Abstract: «Tools for conviviality» is an essay of Ivan Illich, published in 1973 in New York, which aims to develop a moral critique of the industrial society. Illich describes the evolution of our Western society as "self-destructive" and senseless, and where the capitalism's tools only justify by and for themselves. Mankind thus becomes the slave of those tools. Illich suggests tracks towards other possibilities which entail, according to him, a turning back to convivial tools, which he opposes to machines. So the establishment of a convivial "joyful austerity" society should follow the crisis of the industrial society.

Key words: Critical analysis of the firm, industrialisation, productivity, mass production



Table des matières

Table des matières	5
1. Ivan Illich, prêtre universitaire et penseur rebelle.....	6
2. Résumé de l'ouvrage	10
3. « La convivialité », une théorie d'actualité	18
4. Bibliographie de l'auteur	21
5. Références	23



1. Ivan Illich, prêtre universitaire et penseur rebelle

1.1. Biographie : de Vienne à New York, itinéraire d'un homme engagé

Ivan Illich est né à Vienne en 1926. Sa mère, Ellen, est d'origine juive allemande et son père, Piero, est un catholique croate possédant des terres en Dalmatie non loin de la ville de Split. Alors que son grand-père maternel, Fritz Regenstrief, a fait fortune dans la vente de bois en Bosnie-Herzégovine, la montée de l'antisémitisme pendant les années 1930 va venir bouleverser le cours de sa vie. En 1932, Ellen, sa mère, abandonne la ville de Split et part s'installer à Vienne dans la villa de son père avec ses trois enfants. Ils ne reverront plus leur père Piero qui mourra pendant la Seconde Guerre mondiale. Jusqu'en 1941, Illich poursuit ses études dans des établissements religieux, puis en 1942, les nazis réquisitionnent la villa de Vienne obligeant Ellen et ses enfants à s'exiler à Florence. Illich est donc très précocement polyglotte : ses langues maternelles sont le français, l'italien et l'allemand, puis il apprendra vers huit ans le serbo-croate, langue de ses grands-parents. Par la suite, il étudiera le grec et le latin - ce qui lui facilitera l'approche étymologique des mots et des concepts – ou encore l'espagnol, le portugais et l'hindi.

À la fin de ses études secondaires à l'Université de Florence, il s'oriente vers la théologie et la philosophie à l'Université Grégorienne de Rome ; cursus qui s'achèvera par un doctorat d'histoire à l'Université de Salzbourg. Venant d'une famille aristocratique ayant d'anciens liens avec l'[Église catholique romaine](#), il était destiné à devenir un prince de l'Église. Pourtant en 1951 il part pour les Etats-Unis et travaille comme assistant auprès du pasteur d'une paroisse portoricaine de New York. Illich est intrigué par les Porto Ricains et leur profonde foi catholique. Il devient ensuite, entre 1956 et 1960, vice-recteur de l'Université catholique de Porto Rico où il fonde un centre destiné à former les prêtres à la culture latino-

américaine. Cependant, suite à un différend avec la hiérarchie de l'Église¹, il quitte Porto Rico. De retour à New York, il accepte une chaire de professeur à l'Université de Fordham. Dans le même temps, poursuivant sa démarche en matière de développement et de renforcement des relations interculturelles, Illich fonde en 1961, le centre pour la formation interculturelle à Cuernavaca (Mexique) qui deviendra le très célèbre Centre Interculturel de Documentation (Cidoc). Ce centre fonctionnera jusqu'en 1976, année où Illich retournera en Europe et enseignera notamment l'histoire du haut Moyen Âge à Brême en Allemagne. Il décède en 2002 des suites d'un cancer qu'il a volontairement décidé d'assumer sans avoir recours aux opérations.

1.2. Les racines de la pensée d'Ivan Illich

Alors qu'il est nommé vice-recteur de l'université catholique de Porto Rico en 1956, deux aspects frappent particulièrement Illich au sein du système universitaire. D'une part, il constate à sa grande surprise qu'il existe de fortes similarités entre l'église et l'école, et d'autre part, qu'il y a une véritable divergence entre les buts avoués de l'éducation et ses résultats réels. En effet, l'intérêt qu'il porte au développement de ce qu'il appelait la « sensibilité interculturelle » le conduisit à créer peu de temps après sa nomination, l'Instituto de Comunicación Intercultural. Cet institut avait pour objectif, non seulement d'enseigner l'espagnol à des ecclésiastiques et à des laïcs américains susceptibles de travailler parmi les Portoricains émigrés, mais également de développer l'aptitude à percevoir la signification des choses chez les personnes appartenant à des cultures différentes. Ainsi, sa propre expérience lui a montré que même si l'éducation prétend réduire les inégalités sociales, elle contribue finalement à les accentuer en favorisant les profils les plus diplômés. Cette réflexion aboutira à l'écriture de son ouvrage « Deschooling Society » traduit en français sous le titre « Une société sans école » (1971).

Il ne faut pas oublier qu'Ivan Illich est un penseur qui se situe dans un contexte historique particulier, celui des années 1960, période caractérisée par une critique radicale de l'ordre capitaliste et de ses institutions sociales. Il professait alors des idées, que ce fût sur

¹ Deux évêques impliqués dans la vie politique s'opposaient alors à tout candidat qui aurait voulu légaliser les [préservatifs](#) dans le but de contrôler des naissances. Pour Illich entre la [bombe atomique](#) et les préservatifs, l'Église se trompe de cible.

l'Église et son évolution, sur la culture et l'éducation, sur la médecine ou sur les transports dans les sociétés modernes, qui toutes suscitèrent des controverses et finirent par faire de lui une des figures emblématiques de l'époque.

Comme nous l'avons précédemment évoqué, après son départ de Porto Rico, Illich accepte une chaire de professeur à l'Université de Fordham à New York et fonde en 1961 le Cidoc à Cuernavaca (Mexique). Ce centre occupera une grande partie du temps d'Illich et fut le lieu de genèse de nombreuses de ses théories. Conçu au départ pour former les missionnaires américains travaillant en Amérique latine, cet institut devint au fil du temps, un véritable centre para universitaire où Illich pu mettre en pratique ces théories sur une l'Église et l'éducation déscolarisée. En effet, on se rappelle qu'Illich, avant d'assumer ses fonctions de vice-recteur de l'université de Porto Rico, avait opté pour la prêtrise. Il en garde de quoi argumenter une critique corrosive de l'Église institutionnelle, définie par lui-même comme une grande entreprise qui forme et emploie des professionnels de la foi pour assurer sa propre survie. C'est ainsi, qu'il extrapolera ensuite cette vision à l'institution scolaire, développant le concept de société sans école.

Illich raconte une anecdote décrivant la scène suivante : une étudiante à qui il propose un verre de cidre lui aurait répondu : « Non merci, mes besoins en sucre ont été satisfaits pour la journée »². De cette histoire, Illich en tire une réflexion sur les besoins standardisés valables pour tous qui se retrouveront dans nombre de ses ouvrages dont « *La convivialité* » que nous allons maintenant aborder.

² Le monde Diplomatique, janvier 2003 par Thierry Paquot

1.3. « *La convivialité* » dans l'œuvre d'Ivan Illich

Comme nous l'avons déjà vu précédemment, les idées d'Ivan Illich ont très certainement été influencées par le contexte particulier régnant durant les années 1960, celui-ci étant marqué par une critique radicale de la société capitaliste et de ses institutions. « *La convivialité* » est un essai d'Ivan Illich, paru en 1973 à New York sous le titre original « *Tools for conviviality* » dans la collection « *World Perspectives* ». C'est au printemps 1973, et avec l'aide de Vincent Bardet et Luce Giard, que la version traduite en français a été publiée sous le titre « *La convivialité* ». L'ouvrage comporte 158 pages et s'articule autour de cinq chapitres.

« *La convivialité* » est le résultat de nombreuses communications et débats dans le cadre des réunions tenues au Cidoc au début des années 1970. En effet dans les premières lignes de son avant-propos (p.7), Ivan Illich précise que « *l'idée d'une analyse multidimensionnelle de la surcroissance industrielle a été formulée pour la première fois en 1972 dans un document de travail élaboré (...) comme texte préparatoire à une réunion latino-américaine tenue au Cidoc en janvier 1972.* ». Ainsi, bon nombre d'œuvres d'Illich ont été tirées de conférences, entretiens ou séminaires animés par l'auteur. Ceci est un moyen pour lui de confronter ses idées, de les soumettre à ses contradicteurs en vue certainement d'en affiner l'argumentation.

C'est dans « *La convivialité* » qu'Illich s'attache à formaliser une critique pratique et globale de la société industrielle. En effet, elle ne s'inscrit ni dans un mouvement idéologique, ni dans l'expression d'une angoisse existentialiste, mais bien parce qu'elle cherche à identifier les causes de l'absurdité de cette société. Selon lui, la société industrielle ne fait que produire des demandes et générer des manques, et il veut contribuer à une prise de conscience individuelle de la reconstruction d'une société consciente des vrais besoins élémentaires de ses membres. En cela le discours d'Illich est profondément moral (et non moralisateur). Peut-être faut-il y voir l'influence de sa foi chrétienne ? Selon l'auteur, il s'agit de vivre en conformité avec les buts que l'homme doit raisonnablement poursuivre, et non plus d'appliquer mécaniquement des principes édictés par des institutions de la société industrielle.

2. Résumé de l'ouvrage

2.1 Plan de l'ouvrage

Avant-propos		7
Introduction		9
I. Deux seuils de mutation		15
II. La reconstruction conviviale		26
- L'outil et la crise	26	
- L'alternative	28	
- Les valeurs de base	30	
- Le prix de cette inversion	32	
- Les limites de ma démonstration	33	
- L'industrialisation du manque	39	
- L'autre possibilité : une structure conviviale	43	
- L'équilibre institutionnel	47	
- L'aveuglement présent et l'exemple du passé	49	
- Une nouvelle compréhension du travail	56	
- La déprofessionnalisation	63	
-		
III. L'équilibre		72
- La dégradation de l'environnement	76	
- Le monopole radical	88	
- La polarisation	101	
- L'usure (obsolence)	108	
- L'insatisfaction	114	

IV. L'inversion politique : obstacles et conditions	123
- La démythologisation de la science	124
- La redécouverte du langage	129
- Le recouvrement du Droit	133
- L'exemple du droit coutumier	138
V. L'inversion politique	144
- Les mythes et les majorités	146
- De la catastrophe à la crise	147
- À l'intérieur de la crise	151
- La mutation soudaine	153

2.2 Présentation des thèses de l'auteur

2.2.1 La société industrielle ne répond pas aux besoins des consommateurs, elle les crée et ne sait les satisfaire en profondeur.

D'après l'œuvre « *La convivialité* » d'Ivan Illich, non seulement la société industrielle crée sans cesse de nouveaux besoins, mais en plus elle ne parvient pas à satisfaire les attentes profondes des individus. En cela ce type de société critiqué par l'auteur se conjugue en termes d'avoir et non en termes d'être. Les institutions stimulent le désir de possession et créent une analogie entre possession matérielle et réussite sociale. Dans « *La convivialité* », on ne trouve pas de définition précise de la société industrielle. Cependant, les nombreux exemples au fil du texte nous apprennent que celle-ci – supplantant la société traditionnelle (rurale, paysanne et artisanale) – se caractérise par le machinisme, la tendance à la production croissante, l'urbanisation, ou encore l'internationalisation du marché. En devenant des fins plutôt que des moyens, les institutions enchaînent la conscience de l'homme en lui dictant ses demandes et les façons d'obtenir satisfaction ; c'est l'industrialisation du manque. En définissant des échelles de valeurs et de réussite, la société industrielle interdit à l'homme de faire ses propres choix et d'agir en accord avec ses valeurs. De plus, la définition d'un code de valeur qui ne prend pas en compte la créativité individuelle de chacun, engendre une inégalité au niveau de l'éducation, de la santé, de l'accès aux transports et au logement. Se libérer de ce conditionnement défini par les institutions nécessite la volonté de reconnaître sa capacité à se satisfaire soi-même comme nous le verrons par la suite.

2.2.2 L'homme esclave de l'outil ou la notion de monopole radical

C'est l'un des thèmes-clés de l'ouvrage d'Illich. Selon lui, tous les types d'institutions dictent des règles qui doivent être suivies par les individus. La notion d'outil est expliquée dans le chapitre II (p.45) : « *L'outil est convivial dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. L'usage de chacun en fait n'empiète pas sur la liberté d'autrui d'en faire autant. Personne n'a besoin d'un diplôme pour s'en servir ; on peut le prendre ou non. Entre l'homme et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d'intentionnalité* ». Illich ne cesse de dénoncer la démesure de ce qu'il nomme les "outils" dans la société industrielle. Ainsi, selon lui,

l'énormité de ces derniers est telle, qu'elle écrase l'individu qui perd alors son autonomie et sa dignité. Le terme d'outil est utilisé dans ce texte dans un sens très large, définissant tout instrument, objet ou institution, mis au service d'une intentionnalité ou comme moyen d'une fin. Toute action humaine et relation sociale se fait donc par le biais d'outils, qui modèlent les rapports sociaux entre les hommes ainsi que le rapport de l'homme au monde.

Le concept de monopole radical est défini comme « *la domination d'un type de produit plutôt que celle d'une marque. Dans un tel cas, un procès de production industriel exerce un contrôle exclusif sur la satisfaction d'un besoin pressant, en excluant tout recours, dans ce but, à des activités non industrielles* » (p.80). En grand défenseur du principe d'autonomie, Illich assène de violentes attaques au monopole radical que représente la voiture. Il ne supporte pas l'idée que l'Homme soit à ce point dépendant d'un outil. Si l'on additionne tous les coûts inhérents à la possession d'une voiture (achat du véhicule, essence, péages, entretien, assurances, stationnements, etc.), sans compter le temps passé à travailler pour pouvoir payer ces dépenses, on s'aperçoit du coût social plus élevé de la voiture comparé à celui d'un taxi ou d'un transport en commun !

De nombreux exemples sont cités dans le texte. Selon le principe de la contre-productivité de l'outil cher à Illich, on peut citer quelques illustrations très significatives de sa pensée. L'école uniformise et rejette au lieu de former, la voiture immobilise au lieu de transporter, la médecine ne soigne plus mais rend malade ou encore l'énergie n'assure plus le confort mais met le citoyen en danger. Selon lui, l'école déforme plus qu'elle n'éduque même si cette remise en cause porte moins sur l'éducation que sur la forme institutionnelle que cette éducation revêt. Ainsi on peut lire p.81 : « *Aussi longtemps que les gens acceptent la définition de la réalité que leur donne le maître, les autodidactes sont officiellement étiquetés comme non éduqués* ». À force de monopoliser la mission d'éducation, l'école n'enseigne plus puisqu'elle fini par exclure les non diplômés. De plus, le monopole de l'école, en tant que source d'éducation, lui permet de décider seule de ce qui vaut la peine d'être enseigné ou non. Selon Illich, il faut arrêter de sacraliser l'école.

C'est la perversion de l'outil qui est à l'origine de la crise actuelle. On a voulu se servir de l'outil pour remplacer l'esclave, mais c'est l'esclavage de l'homme par l'outil qui s'est réellement produit. On est passé d'une relation de l'homme à l'outil à une relation de

l'outil à l'homme. Dans cette situation, l'homme doit adapter son rythme de vie à l'outil. Pour contrer l'avènement de la crise de la société industrielle, il faut revoir en profondeur les fondements de la relation de l'homme à l'outil. Il est nécessaire de concevoir une société constituée d'outils justes qui répondraient à trois exigences : « *il est générateur d'efficacité sans dégrader l'autonomie personnelle, il ne suscite ni esclaves ni maîtres, il élargit le rayon d'action personnelle* » (p.27). Une société dotée d'outils justes et efficaces serait conviviale car elle permettrait la réalisation de la liberté individuelle par la créativité, le don spontané et le retour à des valeurs éthiques.

2.2.3 Deux seuils de mutation

L'ensemble des institutions industrielles subit ce qu'Illich appelle les deux seuils de mutation. Pour illustrer ce concept, il se base sur le développement de la médecine moderne, qui en devenant une marchandise comme les autres, n'est plus considérée comme moyen mais comme une fin. Illich formule une critique extrêmement corrosive et détaillée de l'avancement de la médecine. Ainsi ses progrès, au lieu de permettre une meilleure qualité de vie aux citoyens, ont eu pour conséquence de rendre la population capable de travailler dans des conditions de plus en plus dures et de moins en moins dignes. Selon lui, la médecine a plus profité à l'industrialisation qu'à l'Homme : « *Plus l'outil devient simple, plus la profession médicale insiste pour en conserver le monopole* » (p16). D'où une forte dépendance de la population : « *De plus en plus de situations courantes deviennent justifiables d'un traitement, dès lors que se multiplient des spécialités et des para-professions dont la seule fin est de maintenir l'outillage thérapeutique sous le contrôle de la corporation* »(p. 18).

La société industrielle est synonyme du plein pouvoir des spécialistes qui dictent des codes de valeurs. Il en est ainsi pour la médecine, les transports ou encore le logement. La classification des transports par la vitesse accentue les différences sociales entre ceux qui ont les moyens de voyager rapidement et les autres. Les lois sur le logement qui imposent des minima de confort interdisent à l'homme de créer son propre cadre de vie et amènent les plus démunis à vivre dans des conditions déshumanisantes. C'est ce qu'Illich illustre avec l'exemple des *favelas* (p.96). Selon lui, les habitants pourraient se construire des abris plus durables et plus confortables en même temps qu'ils se familiariseraient avec l'emploi de nouveaux matériaux ou de nouveaux systèmes. Au lieu de cela, le gouvernement refuse

d'accorder un permis de construire aux personnes qui ne peuvent fournir un plan signé par un architecte, privant ainsi les habitants des *favelas* de leur aptitude naturelle et donc de leur indépendance.

D'après Ivan Illich, tant que des spécialistes et des experts en tout genre conditionneront notre manière d'envisager la vie, la mise en place d'une société conviviale ne sera pas possible. En s'appuyant sur ces exemples, il explique qu'il existe deux seuils de mutation dans l'industrialisation. Le premier est la rationalisation de l'activité « *on applique un nouveau savoir à la solution d'un problème clairement défini* » (p.23); quant au second, il est atteint « *lorsque l'utilité marginale du plus-de-spécialisation se (met) à décroître, pour autant qu'elle soit quantifiable en terme de bien-être pour le plus grand nombre.* » (p.22). Lorsque l'on franchit le deuxième seuil, l'équilibre est rompu et le corps social est menacé. On assiste alors à une « *escalade du pouvoir de s'autodétruire* » (p.24).

2.2.4 Quelles alternatives ?

L'alternative à l'aliénation de l'homme par la société industrielle est une société conviviale donnant à l'homme la possibilité d'exprimer sa créativité dans l'action grâce à des outils correspondants à ses valeurs propres. L'homme a le choix d'arrêter de vivre dans le désir de possession. Il doit pour cela redéfinir ses outils au sens large. C'est-à-dire qu'il doit remettre en question les institutions et toutes les formes de relations sociales. Selon Illich, il s'agit de substituer à la société industrielle – dominée par des impératifs de croissance économique et financière – une société conviviale dans laquelle les conditions d'une vie authentiquement humaine seront assurées. Ainsi sur le thème de l'éducation par exemple, il faudrait selon lui, arrêter de sacraliser l'école et développer d'autres formes d'apprentissage favorisant une acquisition spontanée du savoir (groupes d'enseignement en réseau, maison d'éducation permanente, échanges entre individus...). D'après Illich, il y a une véritable nécessité d'effectuer une transition vers une société où travail, loisir et politique favoriseraient l'apprentissage ; une société qui fonctionnerait avec moins d'éducation formelle. Au XII^e siècle, le mot travail désignait une épreuve douloureuse. À partir du XVI^e siècle, il est possible d'utiliser ce mot pour parler d'ouvrage ou de labeur. « *À l'œuvre de l'homme artiste et libre, au labeur de l'homme contraint par autrui ou par la nature, s'ajoute alors le travail au rythme de la machine* » (p.57). C'est ainsi qu'au XIX^e siècle, il est à peine possible de

distinguer ces trois termes de travail, labour et ouvrage. Cela est symptomatique de l'apogée de l'idéologie de la production industrielle.

D'après Illich, la transition vers une telle société post-industrielle exige de renoncer à la surpopulation, à la surabondance et au surpouvoir. De plus, il faut complètement redéfinir la conception des nouveaux outils pour remplacer ceux qu'il considère comme non-conviviaux. Pour cela, un renversement complet des institutions sera nécessaire. Illich prend l'exemple de la dégradation de l'environnement, pour renforcer sa thèse. Selon lui, □ les causes de cette dégradation sont multiples. D'une part, le surpeuplement rend les populations dépendantes de ressources limitées. D'autre part, la surabondance contraint chacun à dépenser plus énergie. Enfin, l'utilisation d'outils pervers participe largement à la dégradation de l'écologie. Contre la crise de l'écologie, il faut s'attaquer à ces trois sources en limitant les naissances, la consommation et le gaspillage et en apprenant à travailler ensemble de manière conviviale. Selon la théorie d'Illich, les causes de la crise de l'écologie sont tout naturellement les conséquences de la société industrielle.

Comme nous venons de le dire, il s'agit de redéfinir la notion d'outil. Illich distingue ainsi les outils selon leur degré de convivialité. L'outil convivial est maîtrisé par l'homme et lui permet de façonner le monde au gré de son intention, de son imagination et de sa créativité, autrement dit il rend l'Homme autonome. C'est donc un outil avec lequel il peut travailler et non un outil qui travaille à sa place. À l'inverse, l'outil non-convivial le domine et le façonne. Pour passer de la productivité industrielle à la convivialité, la première étape est d'éliminer l'industrie et la bureaucratie. La seconde étape est d'instaurer la convivialité « *au cœur de systèmes politiques qui protègent, garantissent et renforcent l'exercice optimal de la ressource la mieux distribuée sur terre : l'énergie personnelle que contrôle la personne* » (p.29). Il est également important de noter que la mise en place de la convivialité est du ressort des individus et non d'experts ou de spécialistes. Le passage à la convivialité ne se fera pas sans un choix difficile, bien qu'inévitable. Pour faire ce choix, l'homme doit être conscient des souffrances engendrées par la croissance industrielle. De là, il lui sera possible de renoncer au pouvoir et de se consacrer au service des autres. De même, il envisagera de se défaire de sa dépendance à l'outil et apprendra à dépendre de l'autre. Ainsi, il atteindra « *la joie de la sobriété et l'austérité libératrice* » (p.33).

2.2.5 Les obstacles à une vision conviviale

L'outil est convivial lorsque l'homme en a le contrôle et la responsabilité. Il y a cependant trois obstacles à la naissance de l'outil convivial : « *l'idolâtrie de la science, la corruption du langage quotidien et la dévaluation des procédures formelles qui structurent la prise des décisions sociales* » (p.124). Ainsi la science, qui est devenue une institution gérée par un corps d'experts, enlève à l'homme sa capacité à créer et à imaginer. Cette perversion de la science, qui nie la nature de l'homme, est fondée sur la croyance selon laquelle le savoir scientifique est supérieur à celui de l'individu. C'est ainsi que la science définit les valeurs et les normes que les hommes doivent respecter au lieu de les laisser revendiquer leurs droits et leurs besoins. La loi et le droit sont le reflet de l'idéologie de la société. Actuellement, l'institution légale est en accord avec les valeurs de la société industrielle. La mise en place d'une société conviviale ne passe pas forcément pas la destruction totale de l'institution. Il faut simplement se réapproprier la structure légale pour qu'elle reflète pleinement les caractéristiques de la convivialité. Le fonctionnement du droit coutumier montre bien que l'évolution de ce dernier dépend des valeurs et des actions des juges. L'adhérence de ceux-ci à la convivialité est donc indispensable au passage de la société industrielle à la société conviviale car un changement de société n'est pas possible sans l'utilisation des procédures juridiques et politiques. Pour participer à la révolution, le législateur libéré doit remettre en cause la société de croissance et réévaluer « *systématiquement des évidences et des certitudes trop bien établies* » (p.140).

3. « *La convivialité* », une théorie d'actualité

L'analyse critique des institutions industrielles n'est pas nouvelle. Des figures emblématiques comme le Mahatma Gandhi, des artistes comme Jules Romains (*Knock ou Le triomphe de la médecine*, 1923) ou Charlie Chaplin (*Les Temps Modernes*, 1936) l'ont fait avant Illich, avec humour et provocation. L'originalité du discours d'Illich ne tient donc pas dans son appel à la refonte d'une société humaniste, ou dans sa vocation didactique. Elle tient dans la démonstration rigoureuse selon laquelle le principe de réalisme économique ne s'oppose pas à l'équité et au bien-être de chaque membre de la société, mais que le pragmatisme est bien un pilier de la société conviviale, à condition que chaque membre reste conscient et maître des fins qu'il poursuit.

Mais malgré le retentissement de « *La convivialité* » dans la presse occidentale, malgré l'engagement d'Illich en Amérique latine, ses propositions n'auront finalement pas été expérimentées à grande échelle, pas plus que le programme socio-économique de Gandhi ne fut mis en pratique dans l'Inde indépendante. Les processus d'industrialisation des institutions sociales se sont généralisés, globalisés, à l'ensemble de la planète. Néanmoins, la critique de ces processus déshumanisés et contre-productifs a continué à se développer, pour déboucher notamment sur le concept de développement durable, qui s'est davantage répandu que celui de société conviviale. Mais depuis vingt ans que l'expression a été proposée par le rapport Brundtland, le développement durable est encore un concept flou, sujet à l'instrumentalisation et aux polémiques, et gagnerait peut-être à s'inspirer de la rigueur méthodologique proposée par Illich, toujours d'actualité.

La démonstration qu'effectue Ivan Illich dans « *La convivialité* » peut être qualifiée d'instinctive et de suggestive. Par ailleurs, il admet comme évidents des postulats dont le caractère radical peut choquer et rendre ses remarques inacceptables. C'est ce qui peut en partie expliquer le refus de sa théorie sur les institutions par les membres de ces mêmes institutions. Le fait, par exemple, de condamner l'école si violemment et de remettre en cause sa fonction même, a certainement limité l'impact de ses dires sur des enseignants pourtant prêts à questionner le milieu éducatif. Si le caractère radical des propos de l'auteur peut choquer de prime abord, c'est surtout le manque de solutions à sa critique de la société

industrielle qui fait défaut. En effet, Ivan Illich suggère une société fondée sur le respect de l'autre, la liberté et l'imagination créatrice de chacun, mais ne propose pas de moyens réalistes d'y parvenir ce qui peut donc sembler assez utopique. Si Ivan Illich donne une image assez claire de la négativité des outils industriels sur l'homme, la notion d'outils conviviaux reste néanmoins trop vague pour être développée correctement. De plus, chacun peut comprendre et envisager la convivialité de façon personnelle. Ivan Illich précise bien que le développement de la convivialité peut varier selon les différentes cultures, mais qu'en est-il du fait que des individus appartenant à une même culture, un même pays, peuvent donner un sens différent à leur vie ?

Ivan Illich fut accusé d'être un penseur utopiste d'autant plus critiqué qu'il s'est retiré rapidement du débat sur l'éducation. Cependant, il faut reconnaître qu'il a largement participé à la naissance non seulement du débat sur l'éducation dans les années 1970, mais sur celui plus général de la remise en cause de la société industrielle. À la lecture de « *La convivialité* » plus de trente ans après sa première publication, il est frappant de constater que le débat soulevé par Ivan Illich est toujours d'actualité. Aujourd'hui, les questions relatives à l'impact des outils sur l'humain tournent autour de l'éthique. Par exemple, les découvertes scientifiques et particulièrement celles portant sur les techniques de clonage soulèvent des interrogations fondamentales sur le devenir de l'humanité. À un moindre niveau, on questionne l'impact des ordinateurs et d'Internet sur la vie quotidienne et sur les relations sociales. Par ailleurs, la privatisation croissante des services d'ordre public, comme la santé ou les transports, implique un pouvoir grandissant des institutions sur les individus et des conditions d'accès à ces mêmes services. À la lumière des récents scandales financiers (Enron, Worldcom, Société Générale), il est intéressant de constater qu'Ivan Illich prévoyait que la crise de la société industrielle se déclencherait à Wall street, entraînant une perte de confiance dans les institutions. Il semblerait que malgré les nouvelles réglementations mises en place afin de lutter contre ces scandales, ce soit surtout la motivation du profit à tout prix qu'il faut contrer. Par ailleurs, il faut aussi noter que de nombreux groupes conscients des méfaits de la société actuelle s'opposent à la surcroissance industrielle. Comme Illich l'aborde dans le dernier chapitre de la convivialité si elles se taisent encore, c'est à cause de « *la mythologie politique* » (p.146). Des mouvements comme ATTAC ou ceux prônant la décroissance remettent en cause la mondialisation de l'économie et le conflit Nord-Sud qu'elle implique. Il semble donc que l'éveil des consciences à la condition d'esclavage des individus par les outils soit en cours. Si l'heure de la remise en cause de la société actuelle est

difficile à prévoir, tout semble aujourd'hui conforter l'idée qu'une transformation profonde des institutions est inévitable.

4. Bibliographie de l'auteur

Traductions françaises

Libérer l'avenir. Paris, Seuil, 1971.

Une société sans école. Paris, Seuil, 1971. titre original: *Deschooling Society*

La convivialité. Paris, Seuil, 1973. titre original: *Tools for conviviality*

Énergie et équité. Paris, Seuil, 1973.

Némésis Médicale. Paris, Seuil, 1975.

Le chômage créateur. Paris, Seuil, 1977.

Le travail fantôme. Paris, Seuil, 1981.

Le Genre vernaculaire. Paris, Seuil, 1983.

H2O ou Les eaux de l'oubli. [Paris], Lieu commun, 1988.

ABC, l'alphabétisation de l'esprit populaire, avec Barry Sanders, La Découverte, Paris, 1990.

Du lisible au visible : la naissance du texte. Un commentaire du *Didascalicon* de Hugues de Saint-Victor. Traduit par Jacques Mignon. Paris, Cerf, 1991.

La perte des sens. Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat. Paris, Fayard, 2004.

Œuvres complètes. Volume 1. Préface de Jean Robert et Valentine Borremans. Paris, Fayard, 2004. Comprend : *Libérer l'avenir* (1971), *Une société sans école* (1971), *Énergie et équité* (1975), *La convivialité* (1973) et *Némésis médicale* (1975).

Œuvres complètes. Volume 2. Paris, Fayard, 2005. Comprend: *Le chômage créateur* (1977), *Le travail fantôme* (1981), *Le genre vernaculaire* (1983), *H2O. Les eaux de l'oubli* (1988), *Dans le miroir du passé* et *Du lisible au visible : la naissance du texte* (1991).

La Perte des sens Fayard, Paris, 2004.

5. Références

Articles

Paquot T. (janvier 2003). « La résistance selon Ivan Illich » *Le Monde Diplomatique*, p28.

Clerc D. (Janvier 2003). « Ivan Illich et la critique radicale de la société industrielle » *Alternatives économiques* n°210.

Gajardo M. (1993) « Ivan Illich » *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* vol. XXIII, n° 3-4, p. 733-743.

Sites Internet :

Site internet decroissance.info <http://www.decroissance.info/Ivan-Illich-La-convivialite>

Site internet Wikipédia http://fr.wikipedia.org/wiki/Ivan_Illich